

## Saint-Martin, Fréchette, Bégin, Dadelsen

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1986). Saint-Martin, Fréchette, Bégin, Dadelsen. *Liberté*, 28(5), 106–110.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

**Saint-Martin, Fréchette, Bégin, Dadelsen**

Le livre de Fernande Saint-Martin, *La fiction du réel*, poèmes 1953-1975 (l'Hexagone, 1986), commence par un cours magistral où le savoir langagier se déverse à pleins seaux. Rien n'est épargné au lecteur. On a droit aux «dépôts phonématiques», aux «césures arbitraires et pré-codées», au «vestige indicé de noirs sur blancs», au «code linéaire de la face scripturale externe», aux «liaisons/disjonctions tensionnelles périodiques» et aux «noyaux diffus, analogiques et continus» auxquels, imbécile que je suis, je préfère les noyaux de prunes, si jolis avec leur arête en forme de lèvres parfaites. Au moment où l'on va crier «N'en jetez plus!», le savant cours accouche d'une bombe: la poésie, dit l'auteure, peut provoquer dans l'autre une «catastrophe silencieuse». On comprend, en tournant les pages, que l'introduction était un cours sur soi. Au fil de la lecture, la catastrophe s'amplifie. Où atteint-elle son paroxysme? Je ne saurais le dire, ayant tourné casaque avant la fin. Tout de même, quand j'ai lâché le livre, à la page 129, où j'ai cru apercevoir un sein d'où partait une «tige calorifique», je me suis dit que l'épicentre n'était pas loin. Des seins réduits à cet état, c'était vraiment la fin de tout.

\*

Le livre de Jean-Marc Fréchette, *Le Corps de l'Infini*, poèmes 1968-1985 (Triptyque, 1986), se présente bardé d'éloges. Huit écrivains, et non des moindres,

l'entourent d'un mur d'encens. Dans cette enceinte, une impression légèrement dissonante fera nécessairement figure de canard honteux. Pour sûr, je devrais être tout à fait transporté par les majuscules sacralisantes, l'abondance de mots fatalement poétiques, les faons, les cerfs, la foudre, les chars, les jarres. En fait, je ne suis transporté qu'à moitié, j'ai une aile de canard de bois buté. Il faut croire qu'un côté «paysan du Danube» me fait manquer d'air dans les hauteurs pures en permanence. Quoi qu'il en soit, bien des passages du *Corps à l'Infini* m'arrêtent. Des passages comme celui-ci :

*vers les vergers  
beaux abrégés du vent*

*vers l'étoile exilée des feuilles...*

Quel début! Comme je souhaite qu'il trouve sa continuation! L'aboutissement du rythme qui commence là pourrait m'accompagner dans les moments aberrants. Parmi les pages entières qui provoquent mon admiration et que j'apprendrai par cœur, je voudrais citer :

*dans son auréole  
le bougeoir  
au soir d'Hiver  
diffuse une larme montante  
et la fenêtre sous le givre  
dicte aux étoiles  
la pensée d'en bas  
devenue feu chanté*

Une larme devrait tomber. Comme j'aime le comportement de celle-ci! Elle se ressaisit, se ramasse, fait volte face et monte. Elle m'est une meilleure compagnie que les éclairs. Avec moins de fracas, elle unit aussi bien qu'eux le bas et le haut, et de plus, lie l'intérieur et l'extérieur. Témoigner des liens invisibles semble être le fond du chant de Jean-Marc Fréchette, et dans cette page, ces liens me sont montrés avec une clarté sans pareille et avec un équilibre géométrique digne de l'échelle de Jacob.

Luc A. Bégin a publié en 1984, aux éditions JCL (Saint-Nazaire, Qué.), un choix de poèmes 1968-1983 intitulé *D'après-nous*. A moins que je ne sois complètement sourd et n'aie rien entendu, ce livre n'a pas fait grand bruit. Pourtant, j'y rencontre des pages qui se détachent, des pages curieusement nettes, sans complications verbales et qui me donnent l'impression d'une évidence profonde que je n'aurais su dire. Par exemple, en 1975:

*Voulant me taire, le poème  
m'échappe, n'échappant à son tour  
que de peu au silence. Ce poème  
empêché est inévitable: durci  
par l'effort et chercheur  
de pouvoir.*

En 1980:

#### LA POÉSIE

*Elle marche  
balançant son esprit  
sur ses hanches  
elle n'a pas d'heure  
promesse:  
je me laisse cueillir  
quand elle sonne*

Luc A. Bégin, comme Jean-Marc Fréchette, est peut-être de ceux qui souhaitent réussir quelque chose en faisant du temps leur allié, en attendant, en réfléchissant, en reprenant ou en abandonnant, ce dont le temps seul révèle l'inexactitude.

\*

Jean-Paul de Dadelsen, poète alsacien, a laissé l'image d'une personnalité complexe et fuyante. Attaché à l'Alsace comme à sa mère, il la quitte à dix-sept ans et n'y vivra plus. Poète, il abandonne la poésie pendant vingt ans et s'intéresse avant tout à la musique. Professeur agrégé d'allemand, il n'enseigne que quelques années. Il traduit Glaeser, Brentano, Keyserling, mais sans faire carrière de traducteur. Ecri-

vain, il veut d'abord vivre, devient journaliste, voyage beaucoup et ne publie de son vivant que quelques poèmes dans des revues. La vie recluse en poésie n'est pas son fait. Flaire-t-il de la futilité dans l'acte d'écrire? Trouve-t-il ridicule l'idée que la liberté du langage puisse compenser le manque d'expansion d'une vie? Se payer de mots ne lui convient pas. Il écrit: «Je m'efforce toujours d'être en contact aussi étroit que possible avec la vie, de travailler avec mes mains, de connaître les autres gens, et non pas les gens de cerveau, mais les gens vraiment humains.» Quand il meurt, en 1957, à quarante-quatre ans, il est directeur de l'Institut national de presse de Zurich. Cinq ans après sa mort, Albert Camus et Henri Thomas rassemblent ses poèmes sous le titre *Jonas* (Gallimard, 1962). En 1982, les Editions du Temps qu'il fait publient *Goethe en Alsace*, un ensemble de textes inédits. Il n'existe de lui que ces deux livres, et le moins petit des deux, *Jonas*, est devenu introuvable.

Dadelsen était un poète luthérien. Denis de Rougemont a salué *Bach en automne* comme le seul poème luthérien écrit en français. Ce qui intéressait Dadelsen, c'était le mystère divin de l'être. Il cherchait à l'approcher non dans la pénitence et l'isolement, mais, dans l'esprit de Luther, à travers une vie prise à bras le corps et vécue comme un hymne à la vie. La principale joie de Jonas, dans le poème du même nom, c'est que sa mère ait eu «un vrai plaisir» la nuit où elle l'a conçu, et il l'en remercie.

La personnalité complexe de Dadelsen a livré passage à une poésie paradoxale, torrentielle et mesurée (il allait jusqu'à marquer des poèmes de barres de mesure), brouillonne et minutieuse. Elle charrie la gravité, la bouffonnerie, la bonhomie, l'emportement, le pathétique. Son caractère composite a suscité la contradiction. L'unité de ton dans une œuvre rassure les lecteurs: ils peuvent la placer tout entière dans le même tiroir. Peu leur importe qu'au pire, son uniformité tienne du jeu coquet, de la pose ou de l'indigène, elle est facilement classable et assimilable. Une explosion en tous sens, on ne sait trop qu'en

faire. Telle est l'œuvre de Dadelsen: même mince, elle déborde, elle dépasse, comme le comte Alfieri de son cercueil devant Chateaubriand mourant d'envie.

J'ignore si le cercueil de Dadelsen a été trop court. S'il l'a été, c'est à cause d'une trentaine de pages de poésie qui sonnent aux sources de l'âme avec la gravité ample et simple et la profondeur vibrante des chorals de Luther. Qui peut se vanter d'en faire autant?